



**Brand** HANGAR  
**Publication** L'Echo  
**Printrun** 11349  
**Audience** 37155

**Product** MAGNUM PHOTOS  
**Date of Pub.** 16/09/2023  
**Periodicity** Daily  
**Value** 16440 €



**Génie ou démon?  
 Une biographie  
 d'Elon Musk.**

REGARDS PAGES 17-20



**week-end**

samedi 16 septembre 2023  
 www.lesho.be

**L'Echo**

**Dans les  
 coulisses du  
 recrutement  
 de Chris  
 Peeters  
 chez bpost.**

PAGES 25-27



**DLU4:  
 dernier  
 appel pour  
 régulariser  
 vos capitaux.**

MON ARGENT  
 PAGES 45-46

Des sociétés cotées comme Fluxys, Proximus et Colruyt ou encore l'État utilisent des équipements de télécommunications chinois à risque.

## De grandes entreprises belges s'exposent à l'espionnage chinois

LARS BOVE

Plusieurs grandes entreprises belges, dont certaines gèrent des infrastructures critiques, et même des administrations publiques, utilisent des équipements de la marque chinoise Yealink pour leurs vidéoconférences et leurs appels téléphoniques, alors que ces équipements soulèvent de graves questions de sécurité. C'est ce que révèle une enquête menée par De Tijd et le site d'information néerlandais Follow The Money.

Ces investigations révèlent que de nombreuses entreprises belges ont installé des systèmes de vidéoconférence Yealink pendant la

crise du covid. Colruyt, Ontex et Florius, entre autres, nous l'ont confirmé. Proximus propose à ses entreprises clientes des téléphones fixes de Yealink pour la gestion professionnelle de leurs appels. D'autres entreprises dans des secteurs vitaux, comme Fluxys et Engie, disposeraient d'appareils Yealink, mais ont refusé de le confirmer pour des raisons de sécurité. Parmi nos administrations, le Centre national de crise semble au moins avoir possédé des produits Yealink jusqu'à une date récente, et la Ville de Bruxelles utilise également au moins des centaines d'appareils de la marque. Si la plupart des entreprises belges ne voient nulle malice à utiliser du matériel chinois, la Sécurité de l'État

belge les met cependant en garde. «Selon des sources ouvertes, Yealink présente en effet certains risques techniques en matière de sécurité», déclare Peter Gorlé, porte-parole de la Sécurité de l'État. «En outre, Yealink est soumise aux lois chinoises concernant l'accès du gouvernement chinois aux données collectées par les entreprises nationales.»

«Pas très malin»

Outre le risque d'espionnage en provenance de Chine, plusieurs experts en cybersécurité pointent les failles de sécurité des appareils Yealink. «Yealink n'accorde manifestement pas une grande importance à la sécurité et manque d'expertise techniques», réagit

également le cryptographe belge Bart Preneel (KU Leuven), «il n'est en tout cas pas très malin pour une administration publique ou une grande entreprise d'utiliser du matériel provenant de pays tiers, voire hostiles.»

Pourtant, en réponse à ces inquiétudes, l'entreprise Yealink et son distributeur au Benelux, Lydis, affirment qu'il n'y a (ou n'y avait) aucun problème de sécurité lié aux appareils. Ils font remarquer que de grands opérateurs télécoms proposent leurs appareils, les estimant donc fiables. En Belgique, Proximus affirme avoir fait tester de manière approfondie les appareils Yealink et n'avoir rien trouvé de menaçant ou d'anormal.

LIRE EN PAGE 3



**Une image, des mots,  
 des vérités: une expo  
 photo fascinante  
 s'ouvre à Bruxelles.**

CULTURE PAGES 49-50

**Bradés  
 en bourse,  
 les holdings  
 belges  
 vont-ils enfin  
 rebondir?**

INVESTIR PAGES 41-42

142<sup>e</sup> ANNÉE N°182

BEL 5,80 € LUX 6,30 €



5 413639 1101698

**Paris est  
 un catwalk.**

SABATO 16.09.23



**Maxime Prévot (Les Engagés)  
 «Le MR n'a pas  
 le monopole  
 de l'entrepreneuriat.»**

INTERVIEW PAGES 6-7



**Luckx nous a aussi fait confiance!**

Client: Jens en Tim Plantefève | Surface: 15.000 m<sup>2</sup> | Ville: Tubize - Saintes | Architecte: Pierre Laurent Rigaux - RG Architectes

Du préfabriqué au clé en main - PROPRE entreprise de terrassement, PROPRE menuiserie aluminium, PROPRE entreprise d'étanchéité de toiture, PROPRE service technique, ...

www.batimentsindustriels.be



**Brand** HANGAR  
**Publication** L'Echo  
**Printrun** 11349  
**Audience** 37155

**Product** MAGNUM PHOTOS  
**Date of Pub.** 16/09/2023  
**Periodicity** Daily  
**Value** 16440 €

«Starfield»

Une semaine après son lancement, la pépite de Microsoft a déjà séduit 6 millions de joueurs.

PAGE 55

L'actualité culturelle sous toutes ses formes | L'ECHO samedi 16 septembre 2023

# Culture

Au Hangar, place du Châtelain, s'est ouverte une fascinante expo rassemblant 12 photographes de l'Agence Magnum. Dans son travail mené en Égypte, la Belge Bieke Depoorter poursuit une réflexion cruciale sur la vérité. *Charline Cauchie*

Bieke Depoorter (Agence Magnum)

## «Nous décidons toujours quelle histoire nous allons raconter»



واذا لم يكن في السنة دا ويكون تعبنا من الدنيا  
 ممكن يكون بسبب الحوج القلبي من البيت

À la demande de la photographe, les Égyptiennes et les Égyptiens écrivent ce qu'ils voient sur ses clichés. Autant d'interprétations que de personnes...

- «C'est une très belle photo, mais elle montre que le garçon est fatigué du monde.»
- «Comment, à cet âge, peut-il être fatigué du monde?»
- «Cette photo est consternante. En faisant ça, l'enfant peut attraper froid.»
- «Il joue, on ne joue pas quand on est triste.»
- «C'est peut-être à cause de l'ambiance à la maison.» Etc.

Bieke Depoorter, «Al-Fayoum», Égypte, septembre 2013.  
 © BIEKE DEPOORTER / MAGNUM PHOTO

Après New York, où nous l'avions vue une première fois (L'Echo du 11/11/2022), et Alicante, la très belle exposition «Close Enough», mise sur pied à l'occasion des 75 ans de l'Agence Magnum, a ouvert ses portes à Bruxelles. Le Hangar Art Center accueille le travail de douze photographes de trois générations, appartenant à la coopérative Magnum, rassemblés derrière la presque manna du cofondateur Robert Capa: «Si vos photos ne sont pas bonnes, vous n'êtes pas assez proche.»

Pris au mot, le grand photographe hongrois voit sa lignée assurée par des artistes impressionnantes de talent et profondément humanistes. Toutes ont à creuser d'interroger cette idée de ce qui est «suffisamment proche» («close enough»); «Peut-être que le sujet en photographie, ou les femmes en général, devraient pouvoir affirmer plus souvent ce qui leur semble suffisamment proche. C'est pour cette raison que nous avons appelé l'exposition ainsi, commente la photographe belge Bieke Depoorter se faisant porte-parole des douze. À défaut de toutes les

citer ici, mentionnons la libanaise Myriam Boulos pour qui la photo déclenche «des moments intenses de réalité». Ses images de Beyrouth se conjuguent à la première personne du pluriel. «Après l'explosion au port, j'ai senti que j'avais une responsabilité: documenter ses répercussions d'un point de vue local plutôt que de laisser des photographes occidentaux raconter et contrôler notre histoire.» C'est très fort.

De responsabilité, il est également question avec Bieke Depoorter. Véritable comète dans le métier, elle a intégré Magnum quasiment dès sa sortie de l'école. Plus de dix ans plus tard, elle est toujours la seule femme belge parmi les membres. À New York, le public avait pu découvrir son travail de longue haleine mené en collaboration avec celle que l'on nommera A. À propos de ces photos, notre confrère de L'Echo Xavier Flament disait, en novembre 2022, qu'elles brouillent les rapports de pouvoir entre la photographe et son sujet et remettent en question la notion de vérité.

Le travail mené en Égypte, «entre la révolution de 2011 et 2017, raconte les prémisses de



«Ces mots en arabe qui interagissent avec les images créent un débat fascinant autour de l'impossibilité de représenter une vérité univoque.»

cette démarche absolument contemporaine. Chaque photo est annotée en arabe par les personnes à qui la photographe les a montrées. Plus il y a de commentaires, plus la photo semble faire polémique.

«Cela peut indiquer que les gens n'aiment pas l'image, et la font disparaître sous le texte», raconte Bieke Depoorter en présentant ses images à la presse. Tous ces mots en arabe qui interagissent avec les images créent un débat fascinant autour de l'impossibilité de représenter une vérité univoque. Poursuivons avec l'artiste.

L'Agence Magnum se vante d'une approche de la photographie qui ne se focalise pas (ou plus uniquement) sur le reportage de guerre ou l'actualité. Existe-t-il une différence fondamentale entre la photo artistique et la photo journalistique?

Pour moi, ces catégories ne sont pas très pertinentes. Je ne me perçois pas comme une photojournaliste, mais cela ne m'empêche pas

BIEKE DEPOORTER

LIRE LA SUITE EN PAGE 50

# Culture

## Bieke Depoorter (Agence Magnum) «Nous décidons toujours quelle histoire nous allons raconter»

SUITE DE LA PAGE 49

de ressentir une responsabilité vis-à-vis du sujet que je traite et des personnes que je photographie. De mes premiers voyages en Égypte, à partir de 2012, j'ai tiré une série de clichés qui étaient censés constituer un livre. J'avais tenté de saisir ce qui se jouait dans l'intimité de la population égyptienne, loin de la place Tahrir qui était l'épicentre visible de la révolution. J'ai stoppé la publication de ce livre parce que je ressentais qu'il y avait quelque chose de faux dans ma démarche. Qui suis-je en tant qu'Occidentale pour raconter une histoire si complexe? Je voulais que les gens ici sentent les multiples facettes de l'Égypte. J'y suis donc retournée avec les photos imprimées et ai demandé aux Égyptiens et Égyptiennes que je rencontrais de les commenter en écrivant au stylo sur les images.

**Cela donne un résultat fascinant avec des commentaires comme «Cette photo est parfaitement représentative et, juste à côté, un autre qui répond non, ce n'est pas la vérité du tout. N'est-ce pas l'essence de votre démarche?»**

C'est très important de faire sentir à celles et ceux qui regardent les photos qu'il y a différentes vérités, différentes perceptions des choses. Même les photojournalistes choisissent quelle image ils vont garder, quelle position prendre, qui photographier et ce qui ne va pas être montré. Nous décidons toujours quelle histoire nous allons raconter. Ce n'est jamais objectif. C'est de plus en plus important dans mes projets d'ouvrir la conversation à ce propos. Je ne crois pas en l'image du photographe comme une sorte de petite souris qui passerait inaperçue au milieu du décor. En réalité, je ne pense pas que nous devions essayer d'être invisibles. À propos de ces images en Égypte, si je n'avais pas été là, je suis sûre qu'elles n'auraient pas ressemblé à ça. Je ne suis ni la première, ni la seule à reconnaître que je fais partie de l'image. De plus en plus de photographes ressentent cette responsabilité.

**Ce que vous montrez, avec ce projet et plus encore dans vos travaux récents, c'est que le ou la photographe peut détenir une forme de pouvoir assez problématique par rapport à son sujet.**

Nous prenons de plus en plus conscience du fait que nous avons réellement beaucoup de pouvoir. C'est une bonne chose. D'un autre côté, j'anime aussi des ateliers pour des étudiantes et étudiants parfois effrayés à l'idée même de prendre des photos et d'être «canceled». Je les incite à ne pas se sentir trop limités. Sinon il devient impossible de dire quoi que ce soit. Je me sens complètement opposée à cette «cancel culture». Je suis persuadée que la photographie peut être le début d'une conversation et pas la fin.

**Vous, comment initiez-vous la conversation?**

En Égypte, comme je ne parle pas arabe, j'ai travaillé avec l'interprète et correspondante locale Ruth Vandewalle, qui parle un arabe égyptien parfait. Personne, par exemple au téléphone, ne pouvait dire qu'elle n'était pas native. Son rôle a été essentiel dans le projet. On voyageait ensemble, marchant des heures pour trouver une famille qui allait accepter de nous faire confiance. La nuit, Ruth allait dormir à l'hôtel et me laissait seule avec la famille. C'est quelque chose de très important pour moi. Je ne prenais les photos qu'après. Quand vous n'avez pas la même langue, les silences peuvent être très intimes. Les seules paroles vont au cœur de ce qu'est être.

**Lors de vos derniers voyages, les gens étaient de plus en plus méfiants. La conversation était difficile à poursuivre...**

Où, c'est devenu très compliqué de prendre des photos. En trois semaines, je n'ai trouvé que quelques familles pour m'accueillir. Le climat de peur et de tension incitait à ne pas faire confiance aux étrangers, soupçonnés d'être des espions. Aujourd'hui, six ans plus tard, je suis toujours en contact avec certains protagonistes du livre et j'aimerais pouvoir montrer ce travail en Égypte, toujours dans l'idée de continuer la

Réactions à la photo sur la photo...

«J'ai fait l'expérience de ce que montre la photo.»  
«Tu as vécu un moment, une heure ou deux ou une nuit. Juste une photo. Mais tu n'as pas vécu la vie que montre la photo.»  
«Ce commentaire ne convient pas à la photo car elle sourit. J'étais bouleversée. J'étais loin des gens.» Etc.

**Bieke Depoorter, «Asyut», Égypte, mars 2016.**  
© BIEKE DEPOORTER / MAGNUM PHOTO



conversation, comme je le fais dans cette expo, à Bruxelles, en proposant au public de lui aussi annoter les images. Mais ce projet a réellement été un tournant. Je ne refais plus les choses de la même manière.

**Voulez-vous dire que votre éthique a changé?**

Proposer aux gens en Égypte de commenter mes images était une solution qui me convenait, mais je ne refais plus un tel projet. Maintenant, je raconte d'autres types d'histoires. Je n'ai plus le besoin de partir loin. La vidéo et le texte prennent une part plus importante. J'utilise d'autres médias, en fonction de ce que je veux dire. Mes projets deviennent plus conceptuels. Puis, il y a un côté «never-ending project» (rires). J'essaie de plus en plus de respecter les limites que pose mon sujet, mais aussi les miennes. C'est ce que j'ai découvert plus récemment avec mon travail autour d'A.

**Que va devenir votre travail avec A. que vous comptiez initialement montrer ici?**

Je ne sais pas. Normalement, c'est A. que j'aurais dû montrer dans cette exposition. Mais, même si, par le passé, elle me poussait à publier, y compris des images que je n'aurais pas exposées, aujourd'hui, elle m'a demandé de ne plus montrer aucune photo. C'est très dur pour

moi. Comme je l'explique sur mon site web, je prends le temps de réfléchir et j'espère que nous nous retrouverons bientôt.

**Pensez-vous qu'il est encore nécessaire de faire des expos composées uniquement d'artistes femmes?**

On en parle beaucoup entre nous. Vous savez, la plupart des expositions sont composées uniquement d'hommes. Sur 60, nous ne sommes que 12 membres femmes (encore en vie) chez Magnum, ça manque toujours de diversité. On y travaille, mais on n'y est pas encore. J'ai hâte du moment où nous n'aurons plus à évoquer tout ça. Après, je crois que ce qui nous a réellement rassemblées, c'est comment nous traitons nos sujets dont, toutes, nous sommes très proches. Beaucoup d'entre nous montrent des choses très intimes. Aucune ne voit les choses sur le mode «allez, je prends quelques photos». Non, il s'agit toujours de choses à traiter aussi personnellement.

●●●●●  
**«Close Enough - 12 women photographers of Magnum», jusqu'au 16 décembre, au Hangar Photo Art Center, Place du Châtelein 18, 1050 Bruxelles. Site: www.hangar.art**

## GALERIES

### Edith Dekyndt: «Ce 'raté' m'a tout de suite plu»

À la galerie Greta Meert, la Belge Edith Dekyndt nous guide à travers «Ne pas laver le sable jaune», sa nouvelle exposition. Une cohorte de petits riens qui font un tout d'une profondeur touchante.

JOHAN-FRÉDÉRIK HEL GUEDJ

**P**our commencer, nous descendons. Edith Dekyndt (° 1960) me conduit au «plan de la terre», comme disent les Italiens: la salle vitrée devant laquelle la rue défile. Elle qui recherche «l'origine des choses» a mené une double exploration.

«Simultanément, j'ai cherché un studio capable de créer en 3D et je me suis penchée sur l'histoire d'Ibiza, où j'ai travaillé plusieurs mois. À partir des années 1960, Ibiza a vu grandir un foyer de contre-culture, qui s'est ancrée dans l'île. Après le «Summer of love», la culture hippie y a fait l'un de ses nids. Cette contre-culture, qui voulait libérer l'individu des structures, a été l'une des sources des nouvelles technologies nées dans la Silicon Valley.»

L'individu en conflit avec le collectif visait alors un équilibre entre des formes de pensée progressive et une remise en valeur des techniques et pratiques traditionnelles. «Le collectif des individus, le nomadisme, les objets connectés que l'on porte sur soi, tout cela est né de cette période», souligne-t-elle. C'est ce qu'un Jacques Attali avait résumé dans «Bruits», en 1977, ouvrage consacré à l'économie de la musique et à son pouvoir prophétique, où il avait su utiliser divers travaux pour anticiper cette ère de la technologie nomade annoncée par le Walkman de Sony.

**Accidents heureux**

«Quant au studio, je l'ai enfin trouvé à Anvers en avril dernier: c'est Unfold, animé par Claire Warnier et Dries Verbrugge», un cabinet dédié à la recherche expérimentale en impression tridimensionnelle. «Ils travaillent de manière artisanale, et ils acceptent que je me serve de ce qu'ils considèrent comme des ratés et qui sont pour moi des accidents heureux.»

Ainsi, l'une des pièces initiales («Brother



Plasticienne aux tissus déteints et aux fils qui déroulent le sens de l'art contemporain, Edith Dekyndt chérit l'idée de l'abîmé, de l'usé, et dit en ignorer la raison.

Sun-Silver») de cette première salle recèle une puissance matérielle et une fragilité poétique. Suspendu au mur, ce parallélépipède bombé présente un affaissement dans sa partie supérieure. Ses nuances de gris et de noirs sont vernies et il est parcouru de lignes verticales qui dessinent de longues facettes délicates.

«Ils ont émaillé la pièce, et c'est devenu l'une de mes préférées», poursuit Edith Dekyndt. Dès que l'on bouge, la pièce se transforme sous notre regard. Les reflets de la rue s'y discernent à peine, comme noyés dans une petite nuit portable. «Ce modèle a donné lieu à une série, l'une est issue de déchets de tiges de maïs ou de canne à sucre, la troisième de bouteilles en plastique. L'idée directrice consistait à modeler du matériau recyclé ou du végétal. Et le principe de

l'impression 3D repose sur des fils que la machine «tisse» en quelque sorte. C'est le même principe que le tricot, le crochet, une trame et une chaîne, et cela rejoint mes travaux sur les étoffes.»

Une autre pièce, une porcelaine «tissée» présente un accroc dans l'angle inférieur gauche, comme un fil rebelle enchâssé dans le matériau. «Ce 'raté' m'a tout de suite plu.»

Nous montons d'un étage, nous quittons la 3D avec un bois flotté simplement gainé de fils de soie enroulés («Chappaqua») «issus d'un stock appartenant à une tisserande à Forest, où nous habitons, sur le domaine de La Magnanerie, ancien élevage de vers à soie.»

Edith Dekyndt a ainsi décidé d'«étouffer» cette deuxième salle en la divisant avec une grande

«Le dialogue entre l'artifice de la 3D et la plongée de la matière dans l'eau ou la terre m'inspire beaucoup.»

**EDITH DEKYNDT**  
PLASTICIENNE

●●●●●

**GALERIE**

●●●●●

«Ne pas laver le sable jaune»

**Edith Dekyndt**

Jusqu'au 21 octobre

à la galerie Greta

Meert, Rue du Canal

13, à 1000 Bruxelles.

Site:

www.galeriegreta

meert.com

toile de coton ajourée, translucide, mangée par l'eau et les sédiments qui y restent accrochés. «Cette pièce, «Underground 9530, Le Marais», réalisée au château du Marais, a été plongée dans les eaux du marais même. Le dialogue entre l'artifice de la 3D et la plongée de la matière dans l'eau ou la terre m'inspire beaucoup.»

**L'œuf du serpent**

«À Ibiza, je me suis penchée sur l'invasion des serpents. Traditionnellement, l'Espagne importait des oliviers centenaires des pays du Maghreb. Traditionnellement, ces oliviers restaient en quarantaine, qui n'est plus respectée. Depuis une vingtaine d'années, l'île est envahie par les reptiles: faute de quarantaine, les œufs de serpents nichés dans des oliviers éclosent. Ces serpents, principalement des couleuvres, détruisent inexorablement la faune indigène, notamment les lézards essentiels à l'équilibre de l'île depuis des milliers d'années. «La pièce Orlando (Light Green), composée de quatre branches sinueuses, évoque ces serpents sous forme végétale.»

L'île souffre d'une autre invasion: «Les cactus sont envahis par la cochenille venue d'Inde. J'ai disséqué un cactus mort, et découvert que son squelette, semblable à du corail, était composé d'une double armature symétriques. Un écran vidéo dévoile un scan de cette architecture. «Nous allons réaliser une réplique 3D en cuivre ou en bronze de cette armature naturelle. Ce qui se perd et ce qui s'insinue, ce que se détache et ce qui s'expose à la lumière est incertain», souligne-t-elle. «Ainsi, les pièces en déchets de canne à sucre ou de maïs sont biodégradables. J'ignore comment elles résisteront au temps.»

Edith Dekyndt réalisera, fin septembre, à Ibiza, une vidéo, «La Puerta Del Cielo», qui sera installée, début octobre, chez Greta Meert. L'artiste belge est aussi présente dans «Origine des choses», à la Bourse de commerce, à Paris (pinautcollection.com). Au printemps 2024, elle exposera à la Fondation CAB, du Belge Hubert Bonnet, à Saint-Paul-de-Vence (fondationcab.com).

## Chronique

Maxime  
Samain

## Porter la plume dans la plaie de l'analphabétisme

Le projet d'ouvrage collectif «My Name Is Inko» veut mettre l'intelligence collective au service de la lutte contre l'analphabétisme.

Ce n'est pas par hasard si le projet «My Name Is Inko» a été lancé le 8 septembre dernier, journée internationale de l'alphabétisation. Cet ouvrage collectif va être rédigé par 5.000 personnes dans les prochaines semaines à la façon d'un cadavre exquis. Chacun peut acheter la possibilité d'écrire une phrase et l'intégralité des bénéfices générés par le projet sera reversée à la World Literacy Foundation, association caritative partenaire luttant contre l'analphabétisme et les disparités en matière d'éducation.

À l'initiative du projet, on trouve un collectif de 7 femmes et hommes belges, passionnés de créativité et de communication, qui partagent une vision poétique du monde et croient fermement dans le caractère fondamental de la lecture et de

l'écriture. La petite équipe a réussi à convaincre plusieurs personnalités de renom de participer à l'écriture de «My Name Is Inko». L'écrivain Joël Dicker a été le premier VIP à rejoindre l'aventure en écrivant la toute première phrase du livre.

À la suite de cette première phrase, 4.999 anonymes ou personnalités vont se succéder pour compléter l'histoire qui a comme point de départ un futur lointain, où le dernier être humain sur Terre capable de lire et d'écrire a décidé de restaurer l'écriture au sein de la civilisation. Il s'agit d'une jeune femme dénommée «Inko» en raison des taches d'encre qui recouvrent en permanence ses doigts.

Je serai l'un d'eux. À l'heure où notre champ lexical se réduit comme peau de chagrin, où la culture est trop souvent associée à du simple divertissement, où l'intelligence humaine est mise, par erreur, en concurrence avec l'intelligence artificielle, où le rationaliste prédomine et tend à exclure de notre grille de

Un cadavre exquis à 5.000, c'est risqué. Combattre l'analphabétisme avec un livre, c'est osé. Convaincre Joël Dicker d'écrire la première phrase, c'est ambitieux. Y participer, c'est une évidence.

lecture du monde tout ce qui n'est pas objectivement quantifiable, le combat contre l'analphabétisme est vital pour nos sociétés. D'autant plus s'il se fait collectivement dans un esprit d'autogouvernance comme c'est le cas pour ce projet.

Chaque coauteur verra sa phrase inscrite sur la blockchain, il en sera propriétaire, et aura la possibilité d'en garder une trace via la possession d'une œuvre d'art digitale. L'ensemble du texte sera ensuite disponible sous forme d'un livre papier et d'une œuvre numérique pour le rendre accessible au plus grand nombre.

Le récit qui découlera de l'intelligence collective de ces milliers d'auteurs et autrices sera peut-être dystopique au vu du pitch de départ, mais devrait surtout être teinté d'espoir. Un cadavre exquis à 5.000, c'est risqué. Combattre l'analphabétisme avec un livre, c'est osé. Convaincre Joël Dicker d'écrire la première phrase, c'est ambitieux. Y participer, c'est une évidence.

## Les familles se recomposent au théâtre de Poche

Elles ont beau être recomposées, elles n'en restent pas moins des familles. Mais au sein de ces groupes que l'autrice compare à des puzzles dont les pièces ont parfois du mal à s'accorder, quels sont les rôles et les statuts de chacun? Comment nommer le nouveau petit ami de Maman (ou de Papa), ou l'amoureuse de Papa (ou de Maman)?

Le spectacle rappelle que si deux êtres se choisissent comme partenaires de vie, leurs progénitures respectives se voient imposer une situation nouvelle dans laquelle elles vont devoir trouver leur propre place. Pas toujours évident, comme le racontent les dizaines de témoignages qui constituent l'essence de ce projet.

De son propre aveu, Julie Annen n'a pas rencontré beaucoup de difficultés pour faire parler ses interlocuteurs-trices sur le sujet. Le plus compliqué a sans doute consisté pour elle à faire le tri parmi ces témoignages nombreux, à en sortir l'essence et à construire un ensemble qui donne à entendre le plus de cas de figure possibles sans tomber ni dans une dimension «documentaire», dans laquelle ce genre de démarche pourrait s'engouffrer, ni dans une accumulation de cas extrêmes qui serviraient davantage une émission de débat qu'à une pièce de théâtre.

## Marâtre ou parâtre

Sur scène, ils sont trois: Ninon Perez, Diana Fontannaz, Arnaud Botman. Ils ont l'âge d'être «marâtres» ou «parâtres». Tour à tour, ils prennent la parole et apportent petit à petit une pierre à

l'édifice pour illustrer la difficulté, mais aussi le bonheur qu'il y a à composer une famille avec des «pièces rapportées» qu'il va falloir conquérir, séduire, apprivoiser, amadouer et surtout aimer. Ou au moins tenter de le faire.

Les histoires dont ils se font les porte-parole sont drôles, touchantes pour les unes, poignantes ou terribles pour les autres. Sans tomber dans un angélisme benêt, «Recomposées» nous parle avant tout des liens qui unissent ces êtres qui n'étaient pas forcément destinés à «faire famille».

Des liens de parentalité, certes, mais avec quelles limites? Des liens d'amour? Pas forcément. Des liens juridiques? Voilà une bonne question. Car, lorsque la famille recomposée explose, pour une raison ou une autre, ou que l'un de ses membres disparaît, que reste-t-il des liens qui se sont créés?

Toutes ces questions sont abordées, à défaut d'être débattues, dans ce moment de théâtre qui reste léger, traversé de part en part par une petite musique qui nous dit que le plus important, c'est sans doute d'essayer d'aller vers l'autre.

ERIC RUSSON

## THÉÂTRE

●●●○

## «Recomposées»

Julie Annen  
Au Théâtre de Poche jusqu'au 30/09 www.pochethe.be

Des dizaines de témoignages forts, incarnés, de gauche à droite, par Diana Fontannaz, Ninon Perez et Arnaud Botman. © LARA HERBINIA

## Avec Pelly et Dessay, time is money!



Le rythme de la mise en scène ne laisse place à aucun temps mort, mais n'en est pas agaçant pour autant. © D. BIRÉDA

Le metteur en scène Laurent Pelly cache sous la farce de «L'Impresario de Smyrne», de Goldoni, une réflexion sur les rapports entre art et argent.

ERIC RUSSON

Vivre de son art. Fort bien. Mais comment? Où aller chercher l'argent? Et qui décide de la valeur marchande d'une œuvre ou d'un artiste? En matière de théâtre, plus le rôle est grand, plus la prestation sera rémunérée. Si l'on respecte une logique économique, le premier rôle (donc le mieux payé) devrait être attribué à celui ou celle qui fait preuve du plus grand talent. L'équation, ainsi libellée, semble assez facile à résoudre. Sauf que le talent est une donnée aussi subjective que variable, qui dépend du regard que le juge. Et celui de l'Impresario ou du producteur est très différent de celui de l'artiste lui-même.

Carlo Goldoni a beau avoir écrit sa pièce en 1759, les situations qu'il décrit sont parfaitement

transposables à l'époque contemporaine. Le décalage profite d'ailleurs à la comédie. Nous sommes à Venise; le petit milieu artistique est en émoi depuis l'annonce, soi-disant secrète, de l'arrivée d'un Turc qui compte engager moult chanteurs pour monter un grand opéra à Smyrne. La chasse est ouverte!

On retrouve dans la galerie de portraits qu'il propose tous les prototypes de la commedia dell'arte: le commanditaire habillé comme un cowboy et fumant cigare qui n'y connaît rien en théâtre et encore moins en opéra, le baron roublard qui s'improvise agent d'artistes, le librettiste fourbe qui veut absolument se placer dans la course, les trois chanteuses (dont la soprano Natalie Dessay) qui sont prêtes à toutes les veuleries, mais

On retrouve dans la galerie de portraits que propose Laurent Pelly tous les prototypes de la commedia dell'arte.

## THÉÂTRE

●●●○

## «L'Impresario de Smyrne»

Carlo Goldoni

Au Théâtre Jean Vilar (Louvain-la-Neuve) jusqu'au 23/9, au Théâtre de Liège du 28 au 20/12, et au Théâtre du Parc du 19/1 au 17/2.

aussi à copieusement se tirer dans les pattes, pour obtenir le rôle de la «prima donna», le castra (excellent Thomas Condemine) qui surjoue en toutes circonstances, se prend pour un grand artiste de théâââââ mais dont le véritable talent semble inversement proportionnel à sa prétention et son arrogance.

## Une farce irrésistible

Laurent Pelly, grand metteur en scène de théâtre et d'opéra, fait se croiser ce (tout) petit monde sur une scène immense et presque nue sur laquelle est planté le contour en biais d'une cage de scène, figurant un bateau qui tangue dangereusement.

Les personnages y évoluent toujours à la limite du déséquilibre. Même le trio de musiciens qui les accompagnent en direct (clavier, violoncelle, violon) semble soumis à la houle ambiante. Le rythme qu'il impose à sa mise en scène ne laisse place à aucun temps mort, mais n'en est pas agaçant pour autant. Le ton qu'il imprime est résolument celui de la farce. Ses comédiens, visages pâles de clowns (presque) blancs et costumes noirs, figurent un milieu du théâtre qui lutte pour sa survie et s'agitent comme s'ils tentaient de remonter un courant contraire qui les éloignerait de la rive.

On pourrait voir cet «Impresario de Smyrne» comme une farce fustigeant le théâtre privé, comme dans le formidable film «Les Grands Ducs» de Patrice Leconte, avec ses comédiens de seconde zone et ses producteurs pourris. Comme le cinéaste, Laurent Pelly signe surtout un hommage vibrant, (im)pertinent, contemporain et qui ne prend pas les spectateurs (à partir de 14 ans) pour des idiots, à toutes celles et ceux qui font ce difficile métier du spectacle vivant.